

# DEUX TEXTES COMPLEMENTAIRES POUR ILLUSTRER MON CHEMIN DE DIALOGUE

- 1 -

## UN RESPECT TETU

Tout a commencé à N'Djaména dans les années 1964-1965. Alors que je me trouvais en régence (stage de formation) à Kabalaye, j'ai perçu comme une anomalie dans l'action de l'Eglise : la grosse majorité des Tchadiens de Ndjaména étaient musulmans ; cependant, presque toutes les forces de l'Eglise étaient concentrées sur la minorité chrétienne. Peut-être avais-je été marqué par le témoignage de mes compagnons de noviciat du Proche-Orient ? Toujours est-il que cette quasi absence au monde de l'Islam m'apparut alors comme malsaine.

Malsaine pour la paix sociale dans le pays, puisque cette discrimination de fait risquait de favoriser un développement séparé des communautés chrétienne et musulmane. Malsaine, surtout, quant à l'image de l'Eglise que cela révélait. Quand on m'objectait : « Pourquoi perdre ton temps à prêcher devant une porte fermée » ? je n'avais pas encore, pour répondre, l'ecclésiologie consacrée par Vatican 2 ! Mais il m'apparaissait spontanément qu'être missionnaire, c'était l'être à la manière de Jésus, c'est-à-dire, sans exclusion, sans ostracisme ; que nous avions à rendre témoignage au Père tant par l'annonce que par l'accueil et la confession de ce que son Esprit accomplit en tout homme ; enfin, qu'être missionnaire, c'est aussi être « pauvre de l'autre », de tout autre. Tout un monde était là, aux frontières de l'Eglise visible : y serions-nous présents ?

Sans doute, entraient-ils dans ce désir de l'autre, une bonne dose de curiosité. Ayant toujours vécu dans le sérail, j'éprouvais le besoin de faire l'Eglise buissonnière ! L'autre me fascinait. Et l'appel muet de l'écriture arabe, splendeur encore indéchiffrable pour moi, ne faisait encore qu'exacerber mon désir. Faut-il l'avouer ? Il me semble qu'un peu de mauvaise conscience venait troubler aussi ce désir naïf de l'autre, comme une sourde culpabilité ayant sa racine dans l'héritage ancien des Croisades et dans celui, encore brûlant, de la guerre d'Algérie. Comme chrétien occidental et comme français, n'avais-je pas quelque chose à « réparer » ?

En me tournant vers les musulmans, je réagis aussi contre un prosélytisme de mauvais aloi qui survivait encore à l'époque : témoin cette fameuse carte, parue alors dans les lettres du Tchad, qui représentait la menace islamique sous la forme de deux flèches prenant le pays en tenaille par le nord . J'avoue que ce qui me glaçait le plus, dans cette terrible tenaille, c'était moins le prétendu « danger musulman » qu'elle était censée représenter que ce qu'elle me révélait de mon Eglise, et que je croyais révolu : l'esprit de clocher.

Après cette première et brève expérience tchadienne, c'est surtout au Liban, en 1968-1970, que commence ma rencontre durable avec les musulmans. Rencontre avec une culture, d'abord, par l'étude de l'arabe littéraire. J'ai été séduit par la beauté formelle de cette langue et fasciné par le monde auquel elle me donnait accès. Quand je constate, aujourd'hui encore, le puissant effet catalyseur qu'exerce sur moi l'attrait de l'arabe dans mes rapports

avec les musulmans, je crois qu'on ne saurait trop souligner l'importance du rôle que joue, dans la rencontre, l'attachement à la langue et à la culture de l'autre.

Par ailleurs, vivant au Liban avec des chrétiens, j'ai perçu d'emblée qu'il ne fallait pas confondre arabe et islam. Malgré cela, je dois confesser que, dans mon ardeur de néophyte, j'ai eu tendance, au début, à épouser l'impérialisme arabo-musulman, qui tend à faire de l'existence d'Arabes chrétiens une anomalie. Je souligne ici ce parti pris pro musulman comme une invitation à élucider les motivations qui sous-tendent nos projets de rencontre. Ceux-ci, quelque raisonnés qu'ils soient, sont toujours conditionnés par des éléments plus ou moins inconscients qui les parasitent. J'ai esquissé plus haut le paysage psychologique dans lequel j'avais engagé cette rencontre. Le contexte géopolitique, lui aussi, venait infléchir mon parcours : à l'occasion des guerres israélo-arabes, de 67 et 73 et du choc pétrolier qui s'ensuivit, l'hostilité massive de l'Occident envers les Arabes et l'Islam suscitait en moi une réaction contraire.

Au Tchad, le peuple au milieu duquel je vivais se sentait, à tort ou à raison, colonisé par une autre partie de la population. Je ne pouvais pas ne pas être solidaire de son effort de libération...

Enfin, dans le cadre du processus de décolonisation et du contentieux entre pays du Nord et pays du Sud, le combat des pays musulmans pour leur émancipation ne faisait qu'urger mon engagement auprès de ceux que je percevais comme les faibles et les opprimés.

Ayant acquis une certaine maîtrise de la langue arabe, j'avais enfin accès aux sources de l'Islam. Mais de cette exploration, à vrai dire, je garde plutôt le souvenir d'un long et laborieux effort, chichement récompensé par la fraîcheur de quelques oasis spirituelles ; tel verset coranique ou telle tradition, telle élévation mystique, le génie de tel penseur... Je faisais l'expérience de l'entrée onéreuse dans un autre univers : la langue résiste, l'autre aussi, dans son altérité radicale. Les joies que j'éprouvais - trop rarement à mon gré - étaient réelles : joie de reconnaître que les musulmans partagent avec moi les mêmes richesses de spiritualité et d'humanisme. Mais sans doute comportaient-elles aussi quelque chose de frelaté car, à trop vouloir partager les points communs, on risque de réduire l'autre à soi-même. Avec le recul, il me semble que j'ai manqué alors de respect et de courage. De respect, en effet, avec les meilleures intentions du monde, c'est-à-dire animé de ce parti pris de bienveillance, de sympathie, sans lequel il n'y a pas de rencontre, je me suis mis à grappiller par-ci par-là, cueillant dans l'islam ce qui m'enchantait, opérant inconsciemment un tri entre ce qui me plaisait et me déplaisait.

Y a-t-il plus grand irrespect de l'autre que de diluer ainsi sa consistance, d'énerver son altérité radicale ? Respecter l'autre, n'est-ce pas résister à la tentation de court-circuiter les étapes de la rencontre, et prendre le temps d'entrer dans son système, d'explorer tous les recoins de son univers, les plus étrangers, voire même les plus rebutants, comme les plus familiers ? N'est-ce pas se refuser à toute atomisation de son monde et situer toujours quelque élément dans le rapport complexe qu'il entretient avec la totalité des autres ?

Aussi paradoxal que cela paraisse, il faut avoir le courage d'aller jusqu'au bout du parti pris dont je parlais plus haut ! Car le parti pris n'est blâmable que lorsqu'il est inavoué, qu'il est l'expression d'une projection de soi-même tuant dans l'œuf tout effort d'objectivité. Mais prendre le parti de l'autre, emboîter ses pas pour un long voyage dans un pays inconnu, accepter de perdre ses points de repères et d'être privé, pour un temps, de la joie trompeuse des vues cavalières, cela demande du courage ... Est-ce que je force les choses

en adoptant une telle sévérité vis-à-vis de mon attitude d'alors ? Sans doute un peu. Je tiens cependant à souligner ces risques, au moment où nous réfléchissons à nos rencontres avec les musulmans – et, plus largement avec toute culture et tout homme –, pour mettre en évidence les effets pervers d'un dialogue sans discernement.

S'il fallait bien parler des aspects intellectuels de ma rencontre avec l'Islam, puisqu'ils ont été chronologiquement premiers dans mon itinéraire, il importe d'insister maintenant sur la rencontre des hommes, qui en est le cœur vivant. Je ne saurais trop souligner l'importance décisive qu'ont revêtue les dix années passées à Abéché dans ma rencontre avec les musulmans. C'est là, dans le long apprivoisement réciproque de dix années vécues avec les Abéchois, que s'est noué un destin. C'est dans les liens tissés là-bas que je trouve maintenant la force de ne pas céder au découragement qui tente aujourd'hui beaucoup de ceux qui sont engagés dans le dialogue islamochrétien.

Ce qui m'a frappé le plus, au départ, c'est l'accueil d'un peuple auquel je faisais violence. Violence de notre Eglise plantée au cœur de cette petite Mecque tchadienne, avec sa cloche qui venait troubler le chœur des muezzins. Violence de mon statut de professeur d'arabe, alors que je n'étais ni musulman, ni arabe, mais au contraire, *mubachchir* (=missionnaire), c'est-à-dire, pour un musulman, un de ces nouveaux Croisés dont le but est d'humilier l'islam. Violence de ma nationalité française, dans une ville où un officier français est immortalisé sous le nom de « Commandant coupe-coupe », pour avoir fait massacrer avec cette arme, en 1917, un bon nombre de fakis (enseignants du Coran) de la ville, en représailles contre le meurtre d'un sous-officier.

J'avais la chance de n'être pas le premier ; d'autres, avant moi, avaient semé, et j'en récoltais les fruits. Ce surprenant accueil, préparé par le témoignage de mes devanciers, avait ses racines dans une mentalité complexe, faite de tolérante civilité, de l'assurance condescendante d'appartenir à la seule vraie religion et aussi de bonté naturelle. Un élève de la classe terminale, dès la première année, me faisait la confiance de m'inviter à ne pas me décourager si des vieux de la ville mettaient en doute la pureté de mes intentions : « Ils comprendront plus tard », ajouta-t-il. De fait, ils ont compris. Un autre, mi-aveu, mi-reproche amical, ajoutait : « Vous nous avez enlevé même notre propre langue » !

Neuf ans plus tard, à la veille de quitter la ville, un faki m'interpellait, au vu et au su de tous ses confrères assis autour de lui : « Reste avec nous : tu es des nôtres » !

Ma rencontre avec les musulmans, durant ces années abéchoises, c'est d'abord le partage de la vie quotidienne. Les salutations dans la rue, le marchandage dans les boutiques et aux étals, la joie des naissances et des mariages, la peine des deuils, la fraternité de la boule et du thé partagés, les visites à l'hôpital ou à la prison. C'est aussi la rude patience de la guerre vécue ensemble : bonheur naïf d'être vivant après les combats, mêlé de la stupeur de tant de pertes humaines, épreuve de la durée, avec les rebondissements indéfinis d'un espoir sans cesse déçu, expérience de la fraternité dans la fidélité mutuelle, blessure de la fuite et guérison du retour...

Etre là, simplement comme le Christ, pour partager la commune condition humaine. Et, au cœur de cette vie, l'eucharistie quotidienne, célébrée dans la conscience vive d'une grâce ineffable à recueillir, pour nous-mêmes et pour tous ceux qui, autour de nous, l'ignorent ; et comme une impérieuse mission d'intercession. Des hommes, des femmes, des enfants, dans la ville et la campagne environnante, vivent les joies et les peines de tout homme, et celles qui leur sont propres.

En eux, en nous, le Corps du Christ est en perpétuelle naissance, dans les douleurs d'un enfantement dont les mots pour le dire sont mis sur nos lèvres par la liturgie de l'Eglise. Nommer clairement, avec et dans le Christ, ce qui est présent silencieusement autour de nous et l'offrir en louange au Père, voilà, avec le partage de la vie, l'autre pôle d'une rencontre vraie avec les musulmans, avec tout homme. Vraie, parce que chacun y est totalement lui-même : moi, qui me reçois de l'Eglise comme fils appelé à entrer dans la louange du Fils ; le musulman que je présente au Père dans sa réalité vécue, sans l'annexer en quelque façon ni le ramener à moi.

Nos œuvres, nos divers travaux, dans ce contexte, sont plus que des services qualifiés : la pierre de touche du sérieux de ce partage de vie. Enseigner l'arabe, assurer l'animation culturelle et sportive d'un Foyer de jeunes, diriger une école ou un centre social, tout cela risquerait, sans cette solidarité vécue avec un peuple, de n'être que l'expression d'une stratégie tendant à perpétuer notre présence ou à attirer l'autre à nous. Par contre, accomplies de manière généreuse et efficace, en réponse à des besoins objectifs de la population musulmane, par des personnels, qualifiés certes, mais surtout vivant ce partage de vie, ces tâches acquièrent un impact humain qui dépasse largement le domaine du service rendu. Elles deviennent comme le lieu symbolique d'une rencontre où les partenaires sont engagés dans une véritable communauté de destin. Personnellement, comme prêtre, professeur d'arabe au lycée et animateur au Foyer de jeunes, j'ai été perçu comme quelqu'un qui partageait totalement l'aspiration fondamentale de tout un peuple : accéder au monde moderne, avec son savoir et son pouvoir, sans renoncer à son patrimoine ni se couper de ses racines religieuses et culturelles. Ce faisant, je ne me contentais pas de faire écho à cette aspiration. J'avais aussi mon projet. En choisissant d'enseigner l'arabe, et d'ouvrir, en parallèle avec la bibliothèque française, une bibliothèque arabe, je voulais prouver aux musulmans que je respecte et estime ce qu'ils ont de plus précieux .

Faut-il parler de *captatio benevolentiae* ? Pourquoi pas, si l'on prend la démarche dans ce qu'elle a de plus noble, dépouillée de tout cynisme calculateur ? A vrai dire, je ne me posais pas alors la question. Je vivais cette démarche comme une convergence spontanée. Je voulais aussi, par un enseignement sécularisé de l'arabe, aider mes élèves à accéder à une plus grande liberté en les acheminant vers une conception moins sacrale de leur langue et de leur patrimoine religieux et culturel. J'espérais aussi susciter en eux la créativité intellectuelle en les libérant de la pure répétition des modèles anciens. J'espérais susciter aussi la liberté spirituelle, en leur ouvrant un chemin où ils pourraient demeurer pleinement musulmans et affronter victorieusement les formidables défis qu'oppose à leur religion le monde moderne. En mettant à la disposition des lecteurs de la bibliothèque arabe des œuvres profanes et religieuses de valeur, avec insistance sur la production contemporaine, j'entendais ouvrir les musulmans sur le meilleur et le plus dynamique de leur religion, tout en nourrissant en eux cette curiosité qui les aiderait à sortir d'un monde arabo-islamique trop souvent vécu comme un ghetto. Il va sans dire que j'attendais aussi de tout cela une plus grande ouverture des musulmans au monde non islamique, au christianisme en particulier..

Comment les habitants d'Abéché ont-ils réagi à cette entreprise ? De manière globalement très positive. Assez vite la bibliothèque a été fréquentée, non pas seulement par nos élèves du Lycée et de l'Ecole Normale, mais encore par ceux des principales médersas (grandes écoles coraniques) de la ville. Un comité d'animation se constitua, qui fit paraître une revue et organisa concours, soirées et débats, non sans que quelque émoi ait agité des milieux plus puritains, suite à un débat que nous avions - sans grand discernement : péché de jeunesse ! - consacré à la « libération de la femme » ! Des fakis, (enseignants du Coran) mêmes n'hésitaient pas à s'aventurer dans ce curieux temple d'une culture hybride, si

ostensiblement adossé à l'église ! D'autres fakis intéressés par l'histoire de la région, me soumettaient leurs travaux et sollicitaient ma collaboration. A leur demande, nous avons, une religieuse et moi, traduit en arabe le récit que Nachtigal a fait de son exploration au Ouaddaï Et un jour, un délégué des étudiants de la dernière année de l'Institut Islamique vint, au nom de ses camarades, me demander de leur donner un enseignement sur le christianisme « pour que, me déclara-t-il, nous apprenions de la bouche d'un chrétien ce qu'est votre religion, car nous ne l'avons jusqu'à présent entendu que de nos professeurs » !

Au Lycée, mon enseignement de l'arabe tranchait sensiblement sur la manière de faire traditionnelle. Pour les plus traditionalistes de mes élèves, mettre en évidence les transformations de l'arabe littéraire depuis le Coran paraissait au début proprement sacrilège. Mais, peu à peu, grâce au respect dont je faisais preuve, l'idée d'une évolution de l'arabe et, partant, peut-être, de la culture (... je ne parle pas de la religion !) paraissait moins impie ! Le RESPECT ( *Un respect têtue*, selon le titre d'un récent ouvrage de Mohamed Talbi et Olivier Clément), voilà, à mon avis, le secret d'une rencontre où chacun, tout en restant fidèle à lui-même, puisse vivre en vérité les déplacements intérieurs qu'implique justement cette rencontre.

La contre-épreuve de tout cela, prouvant que notre action touchait vraiment au cœur les musulmans, c'est le conflit qui m'opposa, en 1980, à un collègue professeur d'arabe. En musulman respectueux des règles, du *jihad*, il fit précéder son attaque d'un appel, respectueux mais ferme, à la conversion. Devant mon refus, il engagea une campagne de prédication dans les mosquées de la ville pour inviter les musulmans à boycotter le Foyer et l'école des Sœurs, institutions où il voyait une entreprise camouflée de déstabilisation de l'Islam en vue de la conversion de ses adeptes au christianisme. Soit dit en passant, je n'éprouve, maintenant comme alors, aucun ressentiment contre cet homme.

Je comprends le sens de sa démarche et la respecte profondément, sans pour autant l'approuver. M'appeler à « proclamer l'unicité de Dieu » - ce sont les termes qu'il employa, empreints à la fois de pudeur et de rigueur théologique - c'était me manifester toute son amitié en tentant de m'arracher à la damnation éternelle. Inviter ses coreligionnaires à s'éloigner de moi, c'était accomplir le devoir sacré qui incombe à tout musulman : « Ordonner le bien et interdire le mal ». D'ailleurs, ce conflit fut vécu en pleine lumière et m'offrit l'occasion de « témoigner de l'espérance qui est en moi » et de rendre compte aussi des raisons de ma présence.

Mais mon dialogue avec l'islam, tant à Abéché qu'auparavant, à Khartoum et, plus tard, à Abidjan, c'est avant tout la rencontre des hommes de l'islam, et, plus spécialement, de quelques figures marquantes. Celles-ci sont, jusqu'à ce jour, autant de visages dont les traits demeurent si profondément imprimés en moi que leur présence vivante constitue la source de l'espérance qui me porte vers les musulmans.. Présence anonyme et puissante de cet inconnu, entrevu comme dans une vision, fugitive mais fulgurante, dans les rues d'Oumdouman, et qui est en moi, depuis seize ans, le visage de l'étranger et du pauvre qui m'est donné comme le frère universel, chair de ma chair au sein de sa différence même. Présence familière et cordiale de notre gardien d'Abéché, dont le regard de lumière, un matin de Ramadan spécialement pénible, m'habite jusqu'à ce jour comme une rencontre divine. Présence attachante et douloureuse de cet enseignant, animateur au Foyer, témoin si fort de la rigueur, des exigences et de l'écartèlement vécu par tant d'intellectuels musulmans, héros quotidiens d'une « aventure ambiguë » sans cesse en procès. Présence prophétique de Mahmoud Mouhammad Taha, le réformateur soudanais pendu par Nimeyri, visage humble, fort et courageux, habité de cet absolu qui, au cœur de toute religion, œuvre pour le dépassement de la religion même.. Présence initiatique d'Ahmadou Hampâté Bâ, formidable

sagesse au confluent du soufisme et du monde peul, parole puissante soudain consumée dans le silence de l'aphasie, foi d'un souffrant qui incarne dans sa propre chair ce que ses lèvres avaient un jour osé proférer : « je fais de mon corps Ta mosquée, viens-y pour T'y louer Toi-même » ! Autres présences encore, autres visages, autres noms familiers qui sont pour moi autant de stèles vivantes qui jalonnent mon itinéraire avec les musulmans et tracent l'espace d'une rencontre.

Qu'on me pardonne mon impudeur : ma rencontre avec les musulmans est d'abord une histoire d'amour. La dimension théologique n'intervient qu'ensuite. Et comme toute histoire d'amour, celle-ci comporte ses souffrances, voire ses déceptions. Souffrances et déceptions dont il est juste d'ailleurs de ne pas attribuer toute la responsabilité au partenaire ! La raison vient ici au secours de la charité pour m'inviter, pour nous inviter, à faire aussi notre autocritique. J'ai parlé plus haut du respect et de l'audace dont il semble maintenant que ma démarche avec les musulmans n'a pas été assez empreinte. Inutile d'y revenir ici. En ce qui concerne l'Islam, j'ai mis du temps à ouvrir les portes de mon cœur à ce que mon esprit avait assez tôt perçu : son caractère très exclusiviste. Ma tête comprenait, mais mon cœur refoulait. Pourquoi ? Sans doute parce que la grâce m'était donnée de rencontrer des musulmans qui, dans leurs rapports quotidiens avec moi, comme avec d'autres chrétiens, vivaient une ouverture de cœur et d'esprit qui me semblait frapper d'irréalité cette clôture sur soi de leur religion. Sans doute aussi parce que je craignais inconsciemment, en ouvrant vraiment les yeux sur cette réalité, de tout simplement perdre cœur et de ne plus pouvoir vivre la rencontre.

Oui, il fallait me rendre à l'évidence : l'accent exclusif mis sur l'unicité et la transcendance de Dieu, le rejet de tout langage humain pour en parler et le refus radical de toute médiation, cela impliquait nécessairement le repli de la communauté musulmane sur elle-même, puisqu'elle seule détient le chemin (*chari'a*) qui conduit à ce Dieu introuvable. Si bien que le splendide *hadith* (tradition) qui déclare : « Tant que vous n'aimerez pas pour vos frères ce que vous aimez pour vous-mêmes, vous ne serez pas croyants », est interprété par les exégètes comme : « la preuve des sentiments fraternels qui unissent entre eux les musulmans » ! On pourra certes être sensible aux versets coraniques qui accordent aux chrétiens ( et éventuellement aux juifs) un statut marqué par une particulière tolérance ; et beaucoup de musulmans y puisent effectivement un surcroît de raisons révélées pour nous aimer.

Mais à quel prix, socialement et théologiquement ? Au prix d'un rejet de tous les autres hommes dans les ténèbres de l'impiété et d'une véritable phagocytose du christianisme.

En effet, ce que l'Islam condescend à estimer en ce dernier, au prix d'une négation systématique de tous les éléments originaux et centraux de notre foi, c'est tout bonnement l'islam, puisque Jésus n'est rien d'autre qu'un prophète musulman ! Cette souffrance est cependant atténuée par la joie - austère mais profonde - de pouvoir parfois parler franchement de cela avec un ami musulman, non pas comme un grief, mais comme une volonté de faire la lumière dans le respect mutuel.

Une autre occasion, pour nous, de souffrir trouve sa source dans un complexe, très répandu chez les musulmans arabophones. Ceux-ci ont, en effet, une conscience vive, comme dit le Coran, de « former la meilleure Communauté suscitée pour les hommes » (IV, 110), conscience renforcée encore par les gloires des siècles d'or de l'histoire musulmane, orchestrées par toute une pédagogie de l'enseignement religieux et profane. Mais, en même temps, les arabophones sont habités par la conscience non moins vive de constituer une nation arriérée, tant à cause de ses graves lacunes internes que du fait de l'oppression de l'Occident,

chrétien ou athée. Ce complexe de supériorité – infériorité est à l'origine des réactions qui peuvent blesser par leur caractère à la fois violent et irrationnel.

Un penseur musulman particulièrement conscient et courageux parle à ce sujet de « schizophrénie » de la société musulmane. Une manifestation extrême de ce complexe peut être repérée dans les graves calomnies dont j'ai été victime de la part de deux ou trois personnes (peut-être davantage ?). Selon elles, j'aurais été complice du meurtre des deux grands leaders religieux d'Abéché, assassinés le 17 avril 1981 par les CDR avec la bénédiction des Libyens et aurais moi-même supprimé, lors de mon passage à Abidjan en décembre 1987, un étudiant tchadien dont j'étais le tuteur. Ces incompréhensibles accusations, dont mes amis musulmans se scandalisent et souffrent profondément, s'éclairent lorsqu'on les replace dans leur contexte. D'abord, les calomniateurs ne me connaissent pas personnellement. En tant que missionnaire, je suis pour eux une figure mythique : l'incarnation du loup qui a pénétré subrepticement dans la bergerie pour dévorer les brebis ! Les deux victimes de l'assassinat d'Abéché se trouvant être les figures de proue de l'islam dans la région, le responsable de leur mort ne peut être que moi. Les faits, ici, n'importent pas. Ce qui compte, c'est ce qui doit arriver et qui est à l'avance inscrit dans les frustrations et les peurs des protagonistes ! Il en est de même pour le meurtre prétendu de mon pupille : si j'étais son tuteur, c'était forcément avec l'intention d'en faire un chrétien. S'il est mort tragiquement chez moi, ce ne peut être qu'en représailles de ma part pour son refus de se convertir. Cela est, parce que, dans leur imaginaire, cela devait être !

Nous chrétiens, nous ne sommes, hélas, pas à l'abri de telles injustices à l'égard des musulmans, lorsque nous prenons nos peurs ou nos préjugés pour des réalités et recourons allègrement à des généralisations sur « L »'islam et « LES » musulmans ! J'avoue ne pas moins souffrir parfois de l'esprit partisan de mes frères chrétiens que de celui des musulmans. Combien de fois n'ai-je pas déploré – avec d'autant plus de peine d'ailleurs que je me surprénais moi-même à le faire ! - la tendance naturelle que nous avons de comparer le meilleur de ce que les chrétiens vivent du christianisme avec le pire de ce que les musulmans vivent de l'islam ! Cette tendance est un symptôme de la difficulté que nous avons à sortir de notre monde pour entrer dans celui de l'autre. Je confesse aussi le malaise que j'éprouve devant la distinction que certains opèrent entre les musulmans et l'islam : les hommes seraient aimables, mais pas leur religion ! Je ne parviens pas pour ma part, aussi séduisante que soit cette distinction, à faire le départ entre la vie d'un croyant et la tradition religieuse qui la nourrit. Trop de visages et de noms peuplent ma mémoire, qui attestent pour moi que ce que j'aime tant en ces hommes ne vient pas seulement de leur nature mais de la religion qu'ils professent, quelles qu'en soient par ailleurs les limites.

Au terme de cette relecture de mon itinéraire avec des musulmans, puis-je affirmer qu'il y a véritablement eu rencontre, c'est-à-dire échange et transformation réciproque ? J'aurais aimé pouvoir dire : l'islam m'a apporté ceci, enrichi de cela, révélé telle autre chose ; les musulmans ont été par moi gratifiés de telle ou telle richesse venant du christianisme. Mais puis-je faire un tel bilan ? J'hésite. Ai-je manqué d'ouverture, de respect, d'amour ? De sainteté, en un mot ?

L'islam ne m'aurait-il rien apporté ? En un certain sens, non ! Rien que je ne trouve éminemment déjà en Jésus tel que me le transmet l'Eglise. Un esprit de prière, de foi, de soumission à Dieu ? Les voir vivre par des musulmans m'a, en effet, beaucoup stimulé. Mais ne me sont-ils pas donnés à contempler chez beaucoup de chrétiens comme une œuvre de l'Esprit en eux ? Un sens sublime de la grandeur et de la transcendance de Dieu ? Il est vrai que ce m'est une joie unique de voir la vie de plus d'un musulman en être transfigurée. Mais des frères chrétiens ne me l'avaient-ils pas déjà manifesté, qu'ils soient mystiques

canonisés ou humbles croyants vivant courageusement leurs responsabilités familiales, professionnelles et civiques ?

Alors, que m'a apporté l'islam ? Il a dilaté ma charité en me donnant des frères. Il m'a rattaché à tous ces membres du Corps du Christ qui manqueront à notre Eglise jusqu'au jour où le Royaume sera pleinement manifesté. Selon la savoureuse parabole d'Amadou Hampâté Bâ, juifs, chrétiens et musulmans, nous sommes membres d'une même famille polygame : « nous avons le même Père, et chacun de nous a été élevé par sa Mère. Et c'est la Mère qui lui a donné sa façon de voir. Mais le Père reste le même (...) . Nous devons être comme des œufs dans une couvée. Ils se frottent, mais ils ne se cassent pas. ». Par la foi de ces frères qu'Il me donne à aimer, Dieu stimule aussi ma propre foi. Je me souviens ici de ce jour de grâce où, dans un long échange avec un ami musulman sur les mouvements des esprits dans l'oraison, l'Esprit-Saint nous confirma l'un par l'autre dans le discernement. Etait ainsi renouvelée pour nous, sept siècles après, la même lumière divine qui brille dans cette sentence de Ibn Atâ' Allâh :

« Il te pose dans la consolation  
pour ne pas te laisser dans la désolation.  
Et Il te pose dans la désolation  
pour ne pas te laisser dans la consolation,  
Puis Il t'arrache à l'une et l'autre  
pour que tu ne sois à rien d'autre qu'à Lui ».

Elle est aussi don de Dieu pour mon espérance, l'espérance de ce mystique toucouleur du Mali, vivant et portant du fruit dans son disciple, le « sage de Marcory » :

« Celui qui entreprend la quête de Dieu  
entame une étape infinie ;  
Celui qui se détourne de cette entreprise  
s'enfoncé dans les bosquets de ce bas monde (...) :  
Cache-toi dans l'adoration de ton Seigneur,  
car Satan ne va jamais y fouiner.  
Cherche en toi Dieu, embarras des intelligences,  
puis cherche-le et trouve-le en ton prochain  
et tu l'aimeras ».

Oui, dans mes rencontres avec des musulmans, Dieu m'a donné des frères, dont certains sont des saints, pour stimuler ma foi, mon espérance et ma charité. Dois-je même avouer que je considère l'un d'eux, Mahmoud Mouhammad Taha, comme un intercesseur spécial dont j'ai imploré le patronage le jour de son martyre ?

Ce don que Dieu fait de lui-même dans mon frère musulman est bien souvent aussi épreuve où se mêlent étroitement joie et souffrance. Je fais mémoire ici de ce récent entretien où j'ai vivement ressenti, et simultanément, la joie profonde d'une passion pour Dieu partagée, et la souffrance lancinante de ne pas pouvoir communier à la même expérience de Dieu, ni goûter ensemble la dimension eschatologique et mystique de la vie religieuse, ni vivre la gratitude pour le don de l'Eglise, médiation entre Dieu et les hommes. Cette épreuve est une grâce, car elle nous préserve des impasses d'une rencontre fusionnelle et nous pousse à ce « RESPECT TETU » qui doit être la charte de tout dialogue vrai, non seulement entre croyants, mais entre hommes. Avec la joie de l'union dans la différence, nous est alors donné le bonheur humble et émerveillé de découvrir comme dans une lumière nouvelle les splendeurs de notre tradition chrétienne : chemin ouvert pour devenir davantage ce que nous déjà sommes.

Par la rencontre des musulmans, en effet, l'islam m'a renvoyé, de manière insistante, à la folie de Dieu en Jésus-Christ. C'est comme une invitation à ce que meurent en moi le sage et le théiste. C'est peut-être là que mûrit pour moi le fruit le plus précieux de cette rencontre ; connaître, par pure grâce, que Dieu Amour se donne à toucher en l'homme Jésus, que sa toute-puissance d'Amour se révèle scandaleusement sur la Croix et que son Esprit soulève le monde comme un levain, pour en faire le Corps de son Fils. Porte ouverte sur une jubilation intime que rien ne peut réprimer, reconnaissance immense d'être en Eglise, assurance puissante et humble de porter, dans les vases d'argile que nous sommes et sans mérite aucun de notre part, « le trésor de la gloire de Dieu qui est sur la face du Christ » (2 Co 4, 6-7).

Comment, après cela, ne pas éprouver comme un devoir impérieux cette mission de dialogue à laquelle nous convie avec obstination l'Eglise de Vatican 2 et d'Assise ? Devoir d'autant plus impérieux que nos sensibilités sont mortifiées par le durcissement du monde musulman et notre détermination affaiblie par tout un courant restaurateur au sein de notre Eglise. Avec toujours plus de détermination, reprenons à notre compte le chemin de rencontre tracé par Mohamed Talbi et Olivier Clément :

*Henri COUDRAY sj*  
Ndjaména (Tchad) janvier 1993

- 2 -

## **LE « DIALOGUE » ISLAMOCRÉTIEN ENTRE DÉSENCHANTEMENT ET REFUS VERS UN CHEMIN DE DÉPASSEMENT**

1 - Sur un thème aussi vaste que celui du dialogue, mon propos est volontairement limité. Dans son espace géographique, d'abord : le Tchad et ses voisins. Assumant ainsi clairement les particularités locales de notre situation islamochrétienne, mon analyse devrait vous permettre d'en mieux dégager les enjeux plus généraux. Propos limité aussi dans son espace religieux : ce qui se vit dans les communautés chrétiennes (catholiques). Cela, pour faire droit à la visée de notre rencontre, qui est de considérer comment notre vie avec les musulmans a affecté notre conception et notre pratique du dialogue.

2 - Je place le mot « dialogue » entre guillemets. Guillemets critiques, qui veulent d'emblée rendre compte de la contestation dont ce terme est l'objet de la part de la quasi-totalité des chrétiens de nos pays. Mais guillemets qui, dans leur volonté même de prise de distance à l'égard d'une pastorale préconisée officiellement par l'Eglise, soulignent la réalité du dialogue de vie et des œuvres vigoureusement promu par la plupart de nos Eglises, qui vivent au contact d'importantes communautés musulmanes. J'insisterai donc ici sur ce temps de la prise de distance, car il me semble être l'étape que nos Eglises locales traversent actuellement, comme un moment d'un vaste processus dynamique qui, pour ainsi dire, conduit du dialogue au dialogue par la négation du dialogue. Mais que cette négation ne nous fasse pas oublier ce dont je ne parlerai pas ici : les lieux

nombreux - institutions ou réseaux relationnels - où, contre vents et marées - se poursuit, et souvent de manière magnifique, ce dialogue de la vie et des œuvres.

## **A - Du désenchantement au refus**

Faisant suite à l'âge d'or de l'après-Vatican II et des diverses commissions nationales et diocésaines pour le dialogue islamochrétien et autres instances mises en place par les Églises pour favoriser le rapprochement entre chrétiens et musulmans, on constate aujourd'hui, un peu partout, un net essoufflement. Il s'étagé en trois degrés, du désenchantement au refus pur et simple.

1 - contestation d'un dialogue privilégié avec l'islam, qui serait mené au détriment du dialogue avec les religions africaines. Il y a là une aspiration légitime et une saine protestation. Aspiration à accorder aux religions traditionnelles toute l'attention qu'elles méritent. Protestation contre l'insupportable privilège accordé à l'islam en l'érigant comme partenaire presque exclusif du dialogue interreligieux. Les chrétiens africains sentent que ce statut privilégié de l'islam est comme « arraché » à l'Église par l'arrogance d'une religion qui, par ailleurs - du moins dans sa forme moderne anticonfrérique - méprise souverainement les religions et cultures africaines. Le drame est que, derrière la légitimité de cette insurrection contre l'injustice criante d'un déni culturel, se cachent, consciemment ou non, des intentions moins avouables. Vouloir ne faire du dialogue islamochrétien qu'une des dimensions du dialogue interreligieux, même si c'est théologiquement juste, équivaut en fait, dans des pays où l'islam représente, démographiquement et socioculturellement, une force considérable, à un refus du dialogue qui a honte de dire son nom.

2 - refus du dialogue comme tel : ce refus est fondé sur l'argument de l'absence de réciprocité de la part des musulmans. Selon ce point de vue, ce serait faire preuve de naïveté que de s'entêter à « dialoguer » avec les adeptes d'une religion qui ne fait et ne fera jamais place à une véritable écoute de l'autre. Non sans fondement dans les impasses du dialogue islamochrétien officiel de ces dernières années, cette attitude se nourrit cependant d'un malentendu : celui qui consiste à considérer d'emblée le dialogue comme un débat doctrinal entre théologiens. Débat théologique où, de surcroît, on serait censé invité à s'ouvrir aux « beautés » de l'islam et ce, au prix d'une autocensure portant sur les « aspérités » inassimilables de cette religion. Si le dialogue était cela, il est bien vrai qu'il conviendrait d'y renoncer.

3 - revendication d'une réciprocité de comportement avec les musulmans : marques chrétiennes d'identité contre marques musulmanes d'identité (cloches contre muezzins; « Au nom de la Ste Trinité » contre « Bismillah » ; etc.) ; coercition chrétienne contre coercition musulmane (réserver nos œuvres et nos aides aux chrétiens ; imposer crucifix et enseignement chrétien dans nos écoles ; etc.) ; confessionnalisme contre rejet de la laïcité, etc. Là, ce n'est plus la naïveté qui est dénoncée chez celui qui entend malgré tout poursuivre le dialogue, mais la faiblesse. Il y a sans doute un tri à opérer dans ces revendications, qu'il serait injuste - d'un point de vue laïc trop hexagonal - de traiter en bloc de « tentation

mimétique ». D'ailleurs, est en train de se créer dans nos Églises une manière plus africaine d'inscrire l'identité chrétienne dans l'espace social. Il convient aussi d'analyser les causes de cette revendication, pour mieux comprendre les comportements qu'elles induisent. Du côté musulman, il y a le durcissement politico-religieux consécutif à la guerre de 1973, perceptible dans la propagande antichrétienne et anti-occidentale des ONG islamiques, très actives en Afrique, avec les grands thèmes de la nouvelle croisade anti-musulmane agissant par le biais de la laïcité, des complots contre la langue arabe, de l'impudence des moyens humains et matériels investis contre les musulmans par le prosélytisme des missions chrétiennes, etc. Du côté chrétien, il y a la peur devant ce courant islamique dur, conjuguée avec la professionnalisation croissante de l'espace social provoquée par la crise socioéconomique et culturelle des années 80 et aiguisée par l'activation de la société civile consécutive à l'avènement de la démocratie et le boom de la vie associative. Au Tchad, il faut ajouter deux éléments spécifiques de tension islamochrétienne : a) une compétition démographique opposant les deux moitiés du pays - le Nord musulman et le Sud chrétien et animiste - dont chacune compte ses adeptes; b) une lutte pour le pouvoir qui, étant donné cette coïncidence entre altérité religieuse et altérité ethnique, provoque une irrépressible politisation du religieux.

## **B - Vers un chemin de dépassement. De la « rencontre » au « dialogue »**

Face à cette désaffection massive à l'égard du dialogue, quelle attitude adopter, pour quelqu'un qui, comme moi, a reçu mission d'être « *promoteur de la rencontre entre chrétiens et musulmans* » ? Me réfugier dans le cercle, actif mais étroit, des "justes" dédiés au dialogue et ignorer ces "nouveaux Croisés" ? Convaincre de leur "erreur" ces derniers et les réintégrer dans la « bonne voie » ? Dans l'un et l'autre cas, je demeure enfermé dans mon superbe isolement. Je suis d'autant plus tenté par la conscience d'avoir seul raison contre (presque) tous que je suis pris entre les évidentes exclusions de beaucoup des musulmans auxquels je suis envoyé et ce que j'ai, chez mes frères chrétiens, beaucoup de peine à ne pas percevoir comme un manque flagrant d'esprit évangélique !

1 - C'est alors que commence le chemin de dépassement : par moi-même. Moi, qui, par mission, presque par profession, suis dévoué à l'œuvre du dialogue, je dois me rendre compte que - de manière plus subtile peut-être mais non moins réelle et grave - je ne suis pas indemne des fermetures que je reproche à mes frères chrétiens. Puisque, sans les avoir vraiment entendus, je les condamne au nom de ma vérité du dialogue ! Il me faut donc entrer avec eux dans un travail d'écoute que, tout à fait étrangement, j'avais jusqu'à présent réservé à mes partenaires musulmans ! Dans le respect et la compassion, faire silence pour que parviennent jusqu'aux « oreilles » de mon cœur et de mes entrailles le cri de leur révolte, la plainte de leur humiliation, le soupir de leurs désirs frustrés. Ainsi puis-je peu à peu comprendre les blessures qui marquent leur histoire, les légitimes aspirations qui les habitent tout comme les impasses où ils risquent de se fourvoyer.

Avec mes frères musulmans de même, j'ai à opérer, à frais nouveaux, le même travail de désappropriation. Après tant d'années, je constate que la convivialité entre nous n'est pas allée assez loin, assez profond. Ma joie d'être fils du Père dans le Fils Unique a toujours tendance à se dévaluer en conscience puissante de la supériorité du christianisme sur un islam perçu, au bout du compte, comme une régression, une religion "humaine". Comme si, pour quiconque, le christianisme était un acquis dont il pourrait se prévaloir et d'où il considérerait autrui avec condescendance ! Être, en vérité, séduit par la beauté de la Gloire du Père manifestée sur le visage du Christ, loin de durcir l'arrogance de la possession, creuse plutôt la faim de ce qui demeure, toujours à nouveau, un don gratuit à recevoir. Par là même, cela aiguise le désir d'en vivre dans le don. Moi au contraire, n'ai-je pas cédé au mimétisme que je reproche justement à beaucoup de chrétiens, en me laissant fasciner par l'urgence de réagir au discours des radicaux de l'islam, qui occupent le devant de la scène, au détriment d'une convivialité humble et onéreuse avec la masse des musulmans qui ne monopolisent pas la parole ?

La convivialité, avec ses exigences de durée, de silence, de « *respect têtue* », semble être trop souvent sacrifiée aux impératifs d'un dialogue qui veut brûler les étapes et privilégie trop le discours. « *Mon credo*, confesse Jacques Leclerc, *n'est plus une forme intellectuelle en soi. Il s'agit d'entrer dans l'aventure décisive de la vie, où ce qui est dit n'a pas de sens en soi, mais dans l'accueil qui en est fait. (...) Le Fils de l'Homme ne peut qu'être le frère des enfants des hommes qui crèvent de n'être pas réconciliés. Il est nécessaire que l'Eglise, par des vies, des corps, des coeurs d'hommes et de femmes, connaisse physiquement, charnellement la profondeur du creux, l'écartèlement de l'écart, la cécité de la nuit. Tout le reste relève de la Grâce* » (interview sur son livre *J'aime les lointains*, dans *La Vie* du 9/4/98, p. 57).

Cette tâche de la compassion - qui est le cœur secret de la convivialité, et donc du dialogue - rend possible, si elle est vécue avec exigence, ce que Christian de Chergé nomme le « *parrainage de l'espérance* ». J'avoue avoir été heurté, dans un premier temps, par certaines audaces de son chemin de dialogue. Sans doute n'ai-je pas la chance de vivre dans un contexte qui favoriserait une telle démarche. Mais, interpellé assez récemment par le désenchantement et le refus dont je viens de parler et par la résurgence en moi de blocages que je croyais dépassés, je suis parvenu à la conviction que, pour être vrai, efficace, vivable, le dialogue avec les musulmans doit se situer au niveau de profondeur mystique que laissent deviner ces lignes : « *Dans le pays où je vis, j'ai une multitude de filleuls ... Ils ne partagent pas la foi au Christ, mais mon espérance sait que toute leur vie religieuse est déjà voulue et guidée par l'Esprit du Père, et auprès d'eux j'aime à désirer déjà la joie que nous aurons à reconnaître ensemble le Christ* » (*L'invincible espérance*, p. 4 de couverture).

2 - Ayant ainsi ouvert, par ce qui dépend de moi, le chantier de ce chemin de dépassement, ce qui dépend d'autrui peut désormais plus justement être mis en place

- Il s'agit tout d'abord, sur la base de cette « convivialité compassionnelle » dont il vient d'être question, de faire que les partenaires du dialogue s'acheminent vers la prise de conscience que la première urgence pour eux est un devoir d'analyse. Devoir de résister à la facilité des amalgames en affinant leur grille de lecture, pour faire droit aux dimensions sociologique, politique, économique, etc. des problèmes qui conditionnent le vivre ensemble de leurs communautés. Ainsi échapperont-ils à la mécanique perverse d'une lecture spontanément religieuse qui, loin de résoudre les problèmes, contribue le plus souvent à les aiguïser artificiellement.

- il s'agit ensuite d'orienter leur action vers les tâches de promotion de la paix sociale et de l'unité interconfessionnelle. Cette paix acquise, peut être mobilisée la collaboration de tous, chrétiens, musulmans et autres, pour les tâches communes du développement.

- ayant ainsi appris, dans la vie risquée ensemble, le poids des mots d'humanité, ils entreront peu à peu dans la conviction que le « dialogue » est d'abord tout simplement « rencontre ». C'est ce qui m'a tant frappé dans le troisième volet de l'émission d'Arte « *La nuit algérienne* » de janvier 1998. Sur les lèvres des interviewés, les mots d'amitié, amour, fidélité, respect, solidarité, honneur, dignité, etc., termes si aisément galvaudables, sont comme arrachés au silence ; ils sourdent des profondeurs de la nuit traversée ensemble, d'où peut jaillir la lumière d'une alliance que le vacarme des invectives et des balles laissait pressentir comme improbable.

Ainsi se manifeste la sagesse cachée du choix fait par l'Eglise du Tchad en renonçant au terme de « dialogue » au bénéfice de celui de « rencontre ». Il s'avère que ce n'était pas seulement une disposition pastorale transitoire visant à contourner la difficulté née du refus d'un dialogue formel, mais bien la manifestation de ce qu'est, en profondeur, ce dialogue qu'une pratique erronée tend à rendre insupportable. Il est révélation de cette alliance sans frontières pour laquelle l'homme est au monde. Il s'ouvre partout où l'homme rencontre en vérité son semblable.

**Henri Coudray sj**

Le Caire, avril 1999

Châtelard, décembre 2000

Yaoundé, mars 2001